

Best Anthologie

1966. Les Beach Boys font déjà figure d'anciens. Leur collection de succès de surfers d'or paraît fixée pour toujours dans l'innocence californienne du début des sixties. A présent, Beatles, Byrds, pour ne pas parler de Dylan et des Stones ont appris d'autres joies que le surf aux jeunes américains. Alors les Beach Boys vont réagir et concentrer toute leur maestria sur leur époque. C'est ainsi que naîtra « Pet Sounds », l'album classique des Boys, et avant tout chef-d'œuvre de leur génie torturé Brian Wilson, ce géant des sons. C'est la réédition mensuelle de notre « Best Anthologie », comme l'indique le sticker qui en orne la pochette chez tous les bons disquaires de France et de Navarre.

LA SYMPHONIE INACHEVÉE

PRÉLUDE

L'incident eut lieu voici trois ans. Paul Mc Cartney, accompagné de son épouse Linda, arrivait par avion à Los Angeles afin d'y régler certaines affaires. Ils choisirent cette occasion pour rendre visite à Brian Wilson, ex-leader des Beach Boys, qui depuis 8 ans se tenait reclus dans sa villa de Bel Air. Une rencontre préalable avait déjà été combinée en 66, et par l'intermédiaire de Derek Taylor, alors « public relation » des Beach Boys. L'instant fut privilégié. Les deux hommes se confièrent une mutuelle admiration et Brian en profita pour faire écouter au Beatle la bande mixée du prochain simple des Boys. Le titre en était « Good Vibrations » et Mc Cartney fut, semble-t-il, particulièrement impressionné. Depuis, leurs chemins respectifs avaient connu des fortunes bien différentes. Les Beatles n'existaient plus, et Paul, domestiqué, marié, heureux père de deux enfants, poursuivait benoîtement sa carrière de compositeur et chanteur de charme. Brian, quant à lui, vivait depuis lors dans l'effroi. Personnalité erratique, paranoïaque, irresponsable, (Tony Asher, l'auteur des textes de « Pet Sounds », dit qu'il fut autant un génie musical qu'un être humain tout à fait amateur), il subissait les incessants remous d'une sensibilité écorchée, malade, une sensibilité réelle-

ment incapable de devenir adulte. Brian, en fait, ne supportait plus, ni le monde, ni ses habitants : « The world is so fucked up. I can't stand it » confiait-il à Carl, son frère cadet.

Ce jour-là, donc, Brian reçoit le télé-

gramme annonçant l'imminente arrivée de l'ex-Beatle. Instantanément une indescriptible panique le saisit. Pour lui, être de nouveau mis en présence de Mc Cartney paraît insoutenable. Il faudrait faire comme si de rien n'était, comme si ces trop



Brian Wilson

The Beach Boys Pet Sounds

Sloop John B./ Caroline No
 Wouldn't It Be Nice/ You Still Believe In Me
 That's Not Me/ Don't Talk (Put Your Head on My Shoulder)
 I'm Waiting For The Day/ Let's Go Away For Awhile
 God Only Knows/ I Know There's An Answer/ Here Today
 I Just Wasn't Made For These Times/ Pet Sounds



longues années d'angoisses n'avaient été qu'un mauvais nuage noir obscurcissant la sérénité bleutée du ciel californien. Il s'enferma dans sa chambre, la terreur crispant son visage boursofflé. Paul et Linda attendirent une heure devant sa porte, tentant vainement de le rassurer : « Brian... Brian, it's alright. Really! » Un témoin de la scène assure que l'on pouvait entendre derrière la porte un homme d'une trentaine d'année pleurer comme un gosse.

« IN MY ROOM »

Mais revenons en 66. Les Beatles sortent « Revolver », Dylan « Blonde on blonde » et les Stones « Aftermath », croisée de feux crépitants, reflet incendiaire d'une génération et diagramme de nouvelles mentalités. Ainsi peut-on noter que « Tomorrow never knows » sur « Revolver » est sans doute la première chanson psychédélique, (à moins que ce ne soit « Rain »), que les Stones deviennent définitivement les maîtres absolus du rock hérétique, briseur d'images et de rêves (« Lady Jane » est un hymne d'amour à l'ironie poignardante avec sa déclaration moyen âgeuse) et que Dylan conduit l'inhumation de l'innocence dans un vaste cimetière saccagé, aux sépultures éventrées, innocence que les Beach Boys, précisément, symbolisaient. Brian Wilson connut alors le vertige. Il confiait : « Bob Dylan va DETRUIRE LA MUSIQUE avec son génie ». Et cette année, les Beatles allaient détrôner les Boys de leur souveraine position dans le royaume adolescent, abritant avec plus d'à propos sinon de

pertinence, sollicitudes, troubles et émois du « teenager » moyen. C'est entre la quête d'absolu de Lennon dans « Nowhere man » par exemple et le droit de rester un « bébé », revendiqué par Brian Wilson, que se situe l'immense différence. De ce fait, Brian préfère quitter la scène et prend retraite dans sa chambre. « In my room », sorti en 63, avait ainsi une signification prémonitrice, puisque composée par un type empêtré dans ses nombreux problèmes, son embonpoint, sa semi-surdité, et sa timidité pathologique, et qui trois ans plus tard se retrancha entre les quatre murs d'une pièce, y retrouvant confiance et sécurité. Et il fallut dix ans pour l'en sortir !

L'ÉTÉ SANS FIN

Le génie de Brian est de l'ordre de l'indicible. De 1962 à 66 son consensus imaginatif créait et propulsait des chansons-hymnes, liées par obligation à un mythe : La Californie, que Chuck Berry avait auparavant baptisée « The Promised land », la terre promise. Brian fut le meilleur interprète du rêve américain. Il chantait les filles de Californie (« Girls on the Beach », « California Girls ») ou lançait une ode à une idole de l'écran, comme ce « A young man is gone » à la mémoire de James Dean, et sa musique, doux compromis entre le rock'n'roll et le style « doo wop » des années 50 (Drifters, Coasters, Five Satins), visualisait parfaitement la chose. La naïveté, le charme puéril de « Spirit of America » ou de « Be true to your school » (« Soit fidèle à ton école, comme tu l'es à ta petite amie »)

ne contenait aucune dérision, ce qui a fait dire à Nick Cohn dans son bouquin « A Wop Bopaloobop... », cette chose très juste : Brian créait un monde mythique autour de sujets aussi neutres et communs que la vie d'un collège. En fait il a fait plus... Brian a INVENTÉ LA CALIFORNIE.

LA FIN DE L'ÉTÉ SANS FIN

Mais en 66, du même creuset humain, du même terroir, s'opposent déjà deux conceptions parfaitement dissemblables dans les motivations comme dans les horizons musicaux qu'elles proposent. Les Beach Boys enroulent les images instantanées et langoureuses d'un univers vierge et innocent. Et la musique semble être la crête mousseuse d'une vague sur laquelle glisse une planche de surf laquée de blanc provoquant ses plans idylliques, la plage, les beaux jeunes gens insouciant nourris au jus de fruit et au lait malté, où le baiser du soleil procure une impression flottante de bonheur conquis, d'éternité fugitive. L'été sans fin. Mais l'arrivée de nouvelles sonorités vient perturber ce tableau immaculé. Cette année vit la sortie de « Fifth dimension » des Byrds, sa pochette où Mc Guinn et ses bohémiens psychédélics se tiennent sur un tapis volant et son « Eight Miles High » faisant précisément état d'une dimension nouvelle, celle dont le L.S.D. est l'unique clé. Cet album, c'est un peu les « Mille et une nuits » du rock, une addition chimique de contes pour insomniaques se réjouissant à suivre cette musique comme une traînée de kérozène brûlé laissée dans le sillage d'un jet. Une musique qui navigue très haut. Et cela, Brian le ressent intensément, même si, de toute évidence, c'est un élément qu'il ne parvient pas à dominer.

BAD VIBRATIONS

En 66, Brian découvre les limites de la musique sur laquelle est fondée la réputation des Boys, les « anthems » sur le surf, le symbolisme naïf de la plage, même si le troublant kinétisme de « All summer long » ou « Don't worry baby » agit encore. Mais sa crédibilité ne peut être reconduite. Son public a grandi et se sent concerné par autre chose. L'air du temps aussi a changé. Et Brian en est tout à fait conscient. « Pet Sounds » c'est l'album de Brian au moment précis où il quitte la plage, ses jeux, son innocence, tentant d'accéder à la maturité, à muer sa nature d'enfant, à devenir homme ! Cette cassure, connaissant sa fragile santé psychique, provoque un véritable glissement de terrain. Il est déjà désorienté





Vers 1963-1964 :

Al Jardine, Mike Love, Dennis Wilson,
Brian Wilson, Carl Wilson.

par la vie trépidante que mène le groupe, les tournées, les pressions du show-business. Lorsqu'il quitte la scène, cédant sa place à Bruce Johnston, Brian a la réaction d'un enfant frappé d'autisme, il se calefautre dans sa chambre et s'acharne sur la création d'une « nouvelle musique ». Brian, on l'a vu, est fortement sensible à son environnement musical et la primauté des Beatles, la révolution dont Dylan est responsable ou l'avènement des Byrds, agissent sur lui comme une pression créatrice... l'étreinte du dépassement. Il a une soif impérative de se surclasser et pour ça il est prêt à tout. Ainsi, ce sera une certaine littérature qui lancera un défi à son inspiration littéraire que lui fait ingurgiter son entourage, en l'occurrence Terry Sachen, ex-roadie, et Lauren et Judy Schwarz, un couple de parasites. Brian est littéralement immergé dans la lecture des travaux de Kahlil Gibran sur Krishna ou des œuvres de Herman Hess. « Pet Sounds » faillit d'ailleurs écopier d'une chanson évangélique intitulée « And then well have world peace ». Brian entraîné dans ce mysticisme parfaitement opaque, aggrave son déséquilibre en prenant de façon inconsidérée de nombreuses drogues, mais surtout de l'acide.

Donc, Brian lorsqu'il travaille sur « Pet Sounds » est coupé du reste du monde, du reste des Beach Boys. C'est une création totalement individuelle, les autres membres, Carl et Dennis, ses frères cadets, Al Jardine et Mike Love, son cousin, ne participèrent qu'à la réalisation pratique de l'album et ne seront plus désormais que les ambassadeurs itinérants d'un royaume dont le souverain est ce garçon obèse, à demi sourd, qui a construit au cœur de sa musique un espace céleste, divin, un éden sans pareil. Et son intention, son unique ambition, était d'y vivre, de s'y cacher, de s'y oublier. Après « Pet Sounds » et « Good Vibrations », sorti la même année, on comprit que Brian ne redescendrait plus.

THE BEACH BOYS

« PET SOUNDS »

(Capitol 31-5438, distr. Pathé Marconi)

1. « Wouldn't it be nice », « You still believe in me », « That's not me », « Don't talk (Put

your head on my shoulder) », « I'm waiting for the day », « Let's go away for a while », « Sloop John B ».

2. « God only knows » « I know there's an answer », « Here Today », « I just wasn't made for these times », « Pet Sounds », « Caroline no ».

Textes écrits par Tony Asher. Musique composée, interprétée et produite par Brian Wilson.

Les Beach Boys jusqu'alors avaient surtout célébré dans leurs chansons les voluptés de la plage, le surf etc. Ce qu'il faut souligner c'est que Brian n'a jamais été en harmonie avec cet élément... sinon par le truchement de sa musique. Je veux dire que Brian DETESTE l'eau, le surf, la plage. Il a toujours été un mauvais nageur et un surfeur maladroit, un comble si l'on sait qu'avec « Surfin' » il créa l'hymne des coureurs d'ondes. Son attachement et son inspiration relatifs à cet univers n'étaient en somme que la traduction de l'enthousiasme de ses frères, Dennis et Carl. Vous voyez à quel point Brian est une nature ductile, gouvernable et en tous points CONSENTANTE. Ce que l'on remarque dans les morceaux de plage et d'eau qu'il mit en musique c'est cet émoi sensuel et ce sens dramatique qui en ressort (l'introduction de « California Girls » par exemple), et cela est révélé par la présence INDISPENSABLE de l'élément féminin. La plage n'est qu'un prétexte, ce qui importe pour Brian ce sont bien sûr les rencontres que l'on peut y faire. N'oubliez pas que la mentalité de l'époque était : deux filles pour un garçon et un été sans fin. « Pet Sounds » débute avec « Wouldn't it be nice » qui se résume ainsi : « Nous sommes trop jeunes pour nous marier ». Le thème est cher à Brian, puisqu'il l'avait déjà introduit dans l'une de ses premières compositions « We'll run away ». Mais l'évidente naïveté de cette situation prend finalement une largeur majestueuse parce qu'en 2 minutes et 22 secondes, Brian vient de composer...

UNE SYMPHONIE, avec une pluie de notes graciles, une cascade de cordes, de voix limpides qui perlent et s'écrasent sur les gargouilles d'une imposante citadelle, d'une cathédrale sonore. Ce titre est d'une perfection sans équivalence. Le son résonne comme le grand dôme de la Basilique St-Pierre. Et nous sommes loin de « Shut Down » ou « Little Deuce Coupe ». C'est sur « Pet Sounds » qu'apparaît le fort ascendant de Phil Spector sur Brian Wilson. Les deux hommes sont proches l'un de l'autre, tout au moins leur façon d'appréhender la vie est voisine. Deux légendes des années 60 qui eurent une conception musicale tout à fait nouvelle et apparemment réfractaire à l'esprit du rock. Phil Spector, petit chétif, Brian Wilson, gras, massif, traumatisés tous deux par l'idée du... SON, le firent éclater, le firent jaillir du studio et le sacrèrent d'une densité, d'une majesté, déferlant sur vous comme un condensé des chutes du Niagara (leurs personnalités eurent le malheur de s'y noyer). « Pet Sounds » comme « River Deep Mountain High » d'Ike and Tina Turner, produit par Spector et lancé sur le marché la même année, furent enregistrés en mono sous l'égide de deux architectes du son dominant parfaitement l'élément technique. Si Brian avait rendu hommage à Spector en interprétant « There's no other (like my baby) » titre des Crystals, ou en composant « You're so good to me » qui évoque plutôt les Ronettes, ici, il utilise à merveille tous les enseignements du petit juif du Bronx.

Capitol, en fonction des exigences contractuelles, pressait Brian de compléter son quota pour la sortie de l'album et ce dans les plus brefs délais. Lorsque son temps de studio concédé arriva à échéance, Brian devait encore compléter trois titres. L'un s'intitulait « In my childhood », mais Brian ne l'aimait pas et le détruisit, tout en conservant la ligne mélodique de base, à laquelle il ajouta dans une seconde mouture un assortiment de bruitages, sonnettes



Fin 1966,
avec Bruce Johnston à gauche.



Peu après « Pet Sounds »

de bicyclettes et klaxons d'automobile. Le résultat est étonnant. Rebaptisé « You still believe in me » il s'illustre par un grandiose cocktail de voix, comme seuls les Boys surent en confectionner. Mais en définitive l'irrespect des délais imposés par Capitol posèrent de fameux problèmes. Tony Asher rapporte que l'absence manifeste de responsabilité que montrait Brian prenait des proportions extravagantes. Lorsqu'il était la proie de ses incontrôlables angoisses, Brian se réfugiait dans le sommeil, s'attardant au lit pendant 24 ou 36 heures. Et c'est un peu l'explication de ces deux instrumentaux figurant sur l'album. « Let's go away for a while » et « Pet Sounds », l'un sur la première, l'autre sur la seconde des faces restèrent incomplets. Brian, ne pouvant bénéficier d'un ultime sursis, ne fut pas en mesure d'utiliser les paroles que Tony Asher destinait à ces deux mélodies. Mais dans leur forme inachevée ces deux titres sont néanmoins réussis et c'est là qu'apparaît toute l'insondable magie de Brian. Et particulièrement sur « Let's go away for a while », véritable parfum d'où l'on prélève la salinité des embruns du grand large ainsi que la tiédeur (émotive, grand dieu!) d'un coucher de soleil. Je pense que l'on a là la meilleure bande sonore pour délectation nostalgique. Les violons y font des vagues et les cuivres gonflent les voiles. La beauté des arrangements est telle que je reste à chaque fois muet de respect. Mais dans le domaine du signifiant, « Pet Sounds » décelle une entière élaboration autour d'un phénomène que j'évoquais

précédemment. D'abord de part l'essence même des chansons, le « je » y est capital. Elles sont toutes interprétées à la première personne. Donc la personnalisation y est totale. Et ce « je » (Brian), déambule dans un monde qui ne lui est pas (plus) approprié. La révélation en est faite dans « I just wasn't made for these times » (Je ne suis pas fait pour cette époque), complainte aux harmonies délicates qui résume tout le poignant de cet album et qui prolonge le « That's not me » de la première face, d'où l'on perçoit un réel sentiment de confusion, le déséquilibre s'aggravant avec « Here Today » où Brian connaît les servitudes et les caprices de l'amour. (« L'amour est là aujourd'hui, il s'en ira demain ») Tony Asher est l'auteur des textes mais il ne fit que se conformer aux humeurs des mélodies et la transcription est telle que Brian aurait pu en être l'auteur. En outre il donnait des instructions à Asher qui s'y conformait. Il y eut même un litige lorsque ce dernier lui soumit le titre d'une chanson, « God only Knows ». Brian en fit une maladie, il jugeait le geste blasphématoire, associer le mot « dieu » à une simple chanson de rock'n'roll!!! « God only knows » est néanmoins un instant d'éternité, le point limite de la beauté, un baiser du soleil. Avec « Wouldn't it be nice » et « Sloop John B. », « God only Knows » sortit en simple et vendit à millions. Mais l'album fut un échec commercial retentissant, surtout pour la seule oreille valide de Brian qui ne s'en remis jamais.

« CAROLINE NO », L'ÉPILOGUE

« Caroline no » est sans doute la plus belle composition de Brian Wilson. La mélodie est inaltérable, éternelle, elle aussi, c'est l'un des nombreux phénix du génie de Brian. Et les paroles sont troubles et lumineuses. C'est une eau de jouvence empoisonnée.

« Where did your long hair go/Where is the girl I used to know/How could you lose that happy glow/O Caroline no ».

Bruce Johnston, le remplaçant de Brian, révéla que « Caroline » n'a jamais existé. Caroline et Brian Wilson ne font qu'une seule et même personne. Brian annonce élusivement qu'il a perdu son bien le plus précieux: son innocence. La pudeur est touchante et la mélodie belle à pleurer. C'est là, toute la décence dont Brian fit preuve, pour dire qu'il était désespéré.

Francis Dordor

Best
Anthologie